

ISABELLE AESCHLIMANN

UN ÉTÉ DE TROP

ROMAN

PREMIÈRE PARTIE

On est souvent trompé en amour, souvent blessé et souvent malheureux: mais on aime, et quand on est sur le bord de sa tombe, on se retourne pour regarder en arrière, et on se dit: J'ai souffert souvent, je me suis trompé quelquefois, mais j'ai aimé. C'est moi qui ai vécu, et non pas un être factice créé par mon orgueil et mon ennui. J'ai aimé.

Alfred de Musset, écrivain et poète français,
1810 – 1857

Journal intime

Août

Cette fois c'est la fin. J'ai la gorge nouée. Il n'était pas là, j'aurais dû m'en douter. Je suis soulagée de ne pas avoir dû lui dire adieu. Mais j'aurais tout de même voulu le serrer une dernière fois dans mes bras. Je me contredis, je ne sais plus.

Il veut certainement m'oublier le plus vite possible pour reprendre le cours d'une vie normale, avec sa femme chérie et ses enfants. Il redoublera de tendresse, après avoir réalisé qu'il aurait pu tout perdre à cause d'une bêtise de quelques semaines. Il se rappellera de moi comme d'un bon souvenir, comme d'une parenthèse qui a pimenté son quotidien.

Au fond de moi, je sais que j'exagère. Je sais que ce qui nous est arrivé n'était pas banal. Rien à voir avec le scénario d'un vaudeville.

Maintenant il faut oublier. Laisser tout ça derrière. Accepter ce que je savais depuis le début: que c'était éphémère. Je change de pays. Lavage de cerveau, vidange du cœur pour repartir à zéro.

Si seulement c'était possible.

À dix-sept ans, c'est trop tôt pour gérer autant d'émotions. Trop tôt pour toute cette histoire de toute façon.

Je ne retrouverai jamais un sentiment aussi fort. C'est impossible.

Je dois oublier. Je dis Adieu à cette famille, à cette ville et à Lola. Je ne veux plus entendre ce nom de la bouche d'un autre homme.

Lola est restée sur le quai et moi je suis montée dans le train. Nous n'avions pas le droit. Nous avons trahi ceux qui nous faisaient confiance.

Et sa femme est là aujourd'hui, à me dire que je vais lui manquer, à me remercier de ma gentillesse, des larmes dans les yeux.

J'ai honte. J'ai mal. Je ne reviendrai jamais.

*Quelques mois plus tard, à Offenburg, ville contiguë
à Strasbourg, en Allemagne.*

– Il faut qu'on parle.

Pourquoi fallait-il qu'Andrea utilise la seule phrase que le monde entier appréhende. C'était dimanche matin, les enfants regardaient la télé au rez-de-chaussée. Elle ferma la porte. Markus était allongé dans leur lit, les avant-bras repliés sous la nuque, les cheveux en bataille et la barbe négligée. Il ne disait rien. Il attendait qu'elle crève l'abcès.

– Qu'est-ce que tu as depuis quelque temps? demanda-t-elle doucement en s'asseyant à côté de lui. Tu as changé. Tu as maigri. Tu n'as plus envie de rien. Ni de moi... Tu me touches à peine. Et cela depuis la fin de l'été. Je pensais que ce n'était qu'un passage à vide, mais les mois passent et cela n'évolue pas.

Il restait muet. Il était las. Tellement las. Las de vivre avec cette boule à l'estomac et ce poids au cœur. Andrea se leva pour se donner de l'assurance. Elle irait jusqu'au bout cette fois. Jusqu'à ce qu'elle sache.

– Qu'est-ce qu'il y a, hein? C'est l'hiver qui te déprime? Ou c'est moi qui ai fait quelque chose? ... Ou qui n'en fais pas assez? Dis-moi!

Un ton d'agacement pointait dans sa voix. Pourquoi était-ce à nouveau à elle d'éclaircir les choses? Ne pouvait-il pas simplement expliquer ce qui n'allait pas? Après douze ans de mariage, il fallait encore qu'elle lui tire les vers du nez. C'était énervant à la fin!

– Quand Lola était là, tu n'étais pas comme ça.

Il ne put réprimer un tic nerveux. Elle eut un dé clic. Non. Ça ne pouvait pas être la raison... Une bouffée de chaleur l'envahit. Telle la bande-annonce d'un film, des images défilèrent devant ses yeux. Lola et Markus riant, complices. Lola et Markus jouant au badminton à la piscine. Lola et Markus partant faire un long tour à moto. Le regard bienveillant de Markus posé sur Lola s'amusant avec les enfants. Lola et Markus assis côte à côte sur un banc. Des événements qui lui avaient paru anodins sur le moment lui tournaient maintenant dans la tête.

Andrea prit appui des deux mains sur le bureau pour ne pas chanceler. Si ce qui lui venait en ce moment à l'esprit se révélait être exact, elle s'apprêtait à recevoir un énorme coup de massue.

Markus affichait un air triste et fermé. Il se redressa et s'assit au bord du lit. Andrea aperçut son propre reflet dans le miroir de l'armoire et vit une femme mal coiffée, le visage pâle et déformé par l'anxiété. Elle vit des rides. Elle vit une vieille femme. D'une voix chevrotante qu'elle exé cra, elle formula son pressentiment :

– C'est elle? C'est à cause d'elle que tu te rends si malade?

Markus la regarda avec des yeux humides et brillants. C'était un regard approbateur.

La massue s'abattit et lui coupa le souffle. Elle se tordit en deux et gémit.

– Oh non, c'est pas vrai! Dis-moi que ce n'est pas vrai!

À la vision de son mari serré contre ce corps si

parfait, si jeune, si injustement ferme, elle courut aux toilettes vomir son petit déjeuner, avant de s'écrouler à genoux. Deux filets de larmes traçaient à peine ses joues, alors qu'elle aurait voulu pleurer hystériquement, hurler, le frapper même, pour lui montrer combien elle souffrait. Mais au contraire, son désespoir l'anéantissait.

Lui aussi pleurait, immobile et dépité. Avouer sa faiblesse le libérait d'un poids pour lui en imposer un autre : la culpabilité honteuse du traître. Pour remercier la mère de ses enfants de douze ans de fidélité et de loyauté, il lui infligeait l'humiliation ultime que toutes les femmes redoutent ; il s'amourachait d'un corps plus jeune.

Bel effort.

Andrea se gicla de l'eau sur le visage en priant pour sortir de ce cauchemar et se réveiller aux côtés de son mari endormi. Elle se promet de rester digne quoi qu'il arrive. Calmée, presque sereine, elle se coiffa minutieusement et attacha ses cheveux. Avant de retourner dans l'arène, elle s'assura que ses enfants étaient bien absorbés par leur monde de cartoon, qu'ils naviguaient bien loin de ce qui se tramait là-haut, chez les adultes.

Elle se dressa devant Markus, aussi fragile que déterminée. Elle voulait savoir. Pourquoi ? Comment cela avait-il commencé ? Combien de temps ? Combien de fois ? Elle voulait connaître les moindres détails. Était-ce de sa faute ? Ne la désirait-il plus ?

Même si chaque détail s'apparentait à un coup de poignard, l'ignorance lui paraissait bien plus cruelle.

Il se vidait complètement. Il pleurait et pleurait,

comme s'il en avait besoin depuis des siècles. Une armoire à glace en miettes.

– Nous ne l'avons pas cherché, c'est venu tout seul.

Il disait « nous », le mufle.

C'était encore pire qu'elle ne l'imaginait. Il ressentait vraiment quelque chose pour cette fille, cette gamine qu'elle avait accueillie à bras ouverts sous son toit. Andrea sentit deux mains virtuelles planter leurs ongles dans son cœur et le lacérer.

Elle s'assit au bord du lit en lui tournant le dos. Ses yeux baissés tombèrent sur le bourrelet de sa taille, sur ses cuisses écrasées par son poids, sur la veine gonflée qui courait le long de son mollet. Elle poussa le masochisme jusqu'à se représenter le corps svelte et tonique de Lola, jusqu'à s'imaginer les mains de son mari le parcourir avec volupté. La jalousie lui retournait les tripes.

– Alors vous couchiez ensemble lorsque j'emmenais les gosses à la piscine? À chaque fois que vous partiez tous les deux c'était pour que tu lui fasses l'amour?

Il s'insurgea faiblement.

– C'est une gamine Markus! Tu es immonde! Tu as baisé une gamine de dix-sept ans!

Il haussa la voix.

– Nous n'avons pas couché ensemble! Jamais!

C'en était trop. Il était lâche en plus. Elle explosa.

– Tu te moques de moi! Tu ne te mettrais pas dans des états pareils s'il n'y avait rien eu entre vous!

Le regard dans le vide, perdu dans ses pensées, il répéta doucement.

– Nous n'avons pas couché ensemble...

Incrédule, elle le dévisagea pour déceler un mensonge. Tomber éperdument amoureux d'une femme que l'on n'a jamais touchée n'existe plus. À notre époque, les hommes ont des maîtresses avec lesquelles ils s'envoient en l'air. Mais là elle nageait en pleine fiction du XVIIIe siècle, dans laquelle son mari prétendait jouer le rôle de Cécile de Volanges au lieu du Comte de Valmont...

Elle ne savait plus que croire. Après quelques secondes de silence, il susurra...

– Justement...

Andrea était désemparée. Sa vie, qu'elle croyait maîtriser, lui glissait entre les doigts.

– ... j'en crève, dit-il doucement.

1.

*Huit ans plus tard, en juin.
Neuchâtel, Suisse.*

Emilie posa son lourd sac de voyage dans un coin de la cuisine. Elle vint s'attabler face à Eric en se frottant l'endroit où la lanière lui avait meurtri la peau. Elle avait noué ses cheveux en une queue-de-cheval haute pour se donner un air déterminé. C'était vendredi soir. Il avait déjà attaqué la charcuterie et se coupait un morceau de pain. Il faisait encore chaud, l'été était caniculaire.

Elle prit une profonde inspiration pour calmer son poulx qui martelait ses tempes.

– Je pars.

Elle attendait la réaction d'Eric en serrant les dents.

– Tu passes le week-end chez tes parents?

– Non, je pars. En Allemagne.

Et elle ajouta, afin que tout soit clair:

– ... pour une période indéterminée.

Il leva le nez de son assiette pour voir si elle blaguait, mais elle affichait une mine triste et anxieuse. Il lâcha tout, se recula sur sa chaise et la regarda plus attentivement. La gorge nouée, il demanda pourquoi.

Comme s'il ne l'avait pas vu venir, pensa-t-elle.

Elle lui répondit qu'on cherchait une personne francophone dans la maison-mère de son agence, à Berlin. Elle commençait mardi.

Il fronça les sourcils et répéta son «pourquoi» de la même façon que s'il s'adressait à une malentendante. Il s'exclama :

– Je vois ma vie avec toi, moi!

Elle gardait les yeux rivés sur ses propres mains déchiquetant un bout de papier.

– Qu'est-ce que j'ai fait? Tu n'es pas heureuse avec moi?

Que pouvait-il faire de plus? Elle n'avait qu'à le lui dire et il le ferait. Pourquoi partir si vite? Avec un peu de temps, tout s'arrangerait, il en était sûr. Une multitude de questions s'emmêlaient dans sa tête. Il se sentait pris dans des sables mouvants.

Elle avait beau lui dire qu'elle avait déjà voulu rompre auparavant, il ne voulait rien entendre.

– Ce n'était qu'une mauvaise passe! La preuve c'est qu'ensuite tout est allé pour le mieux entre nous!

Il n'avait apparemment pas l'intention d'essayer de comprendre, ni de rendre les choses faciles. Emilie opta pour un ton dur, sans appel.

– Pour toi peut-être. Mais pour moi rien n'a changé. Si je suis revenue vers toi, c'est parce que tu m'y as

forcée! Tu n'as pas cessé de me téléphoner en pleurant, de te plaindre à mes amis et à mes parents. Tu as même menacé de te jeter du haut d'un pont!

– Mais je t'aimais! Et je t'aime encore cent fois plus aujourd'hui! Emilie, ne me laisse pas!

Il vint s'agenouiller devant elle et enfouit son visage contre son ventre. Elle avait prévu que ce serait difficile. Qu'il ne l'accepterait pas. Il préférerait qu'elle reste avec lui par pitié, plutôt qu'elle ne le quitte. Comment pouvait-on tomber aussi bas par amour? Elle l'avait pourtant trouvé si beau le soir précédent, ses cheveux noirs fraîchement douchés surlignant ses yeux émeraude braqués sur elle pendant qu'elle triait ses affaires... elle avait eu envie de lui. Mais maintenant, à le voir ainsi rampant sur le sol, le reste de respect qu'elle éprouvait pour lui disparut.

Eric se leva brusquement et rugit sa colère.

– C'est dégueulasse! Tu me fais espérer depuis quatre ans! Tu m'as fait perdre mon temps!

Elle ne voulait pas entendre ça, assister à son autodestruction, à l'anéantissement de leur histoire. Elle voulait garder les bons souvenirs. Elle alla enfiler sa veste.

– Non, attends! Dis-moi au moins pourquoi? Il doit bien y avoir une raison!

Il attendait qu'elle lui énumère une liste de reproches. Elle se contenta de dire qu'elle cherchait autre chose. Comme s'il s'attendait à cette réponse, il sortit de ses gonds et s'agita dans tous les sens.

– Autre chose? Ça veut dire quoi, autre chose? Bon sang, tu ne sais même pas toi-même ce que tu cherches!

Je pensais que ça t'avait passé! Tu regardes trop de films, arrête de vivre dans un roman! J'ai toujours su que tu attendais quelque chose que je ne pouvais pas te donner.

Eric la sentait déjà ailleurs, dans une nouvelle vie où il n'avait plus sa place. Sa colère céda à la panique.

– Mais... qu'est-ce que je vais faire sans toi? Je veux t'épouser, avoir des enfants avec toi, je veux passer ma vie avec toi...

Elle prit son sac et partit.

Ce ne fut qu'une fois assise dans le silence de sa voiture qu'elle réalisa ce qu'elle venait de faire. Elle se retrouvait avec les mêmes espoirs qu'à ses vingt ans, quelques désillusions en plus. Un découragement et une tristesse intense l'envahirent.

Puis elle se calma et se sentit légère. Les yeux rougis mais apaisée, elle prit la route pour se rendre chez son amie Sandra.

Un thé à la main, les deux amies étaient assises sur un canapé moelleux. L'ameublement et la décoration respiraient le moderne et le feng-shui. Quelques objets improbables ramenés de lointains horizons ornaient les étagères. La tignasse dorée et très frisée de l'hôtesse évoquait pour Emilie une fée de son enfance. Mais comme le tailleur strict était sa tenue quotidienne en lieu et place de la robe bouffante, la comparaison s'arrêtait là. Sandra entra dans le vif du sujet sans détours.

– Tu te rappelles dans quelles circonstances tu as

commencé à sortir avec lui? Tu voulais te fixer. Et quand tu as fait sa connaissance, tu m'as dit «il correspond aux critères d'une relation stable».

Sandra rit de l'expression effarée de son amie.

– Tu as raison. J'ai appris à l'aimer en sortant avec lui. Je l'ai introduit dans ma vie le plus vite possible. Un mois après notre rencontre, ma famille et tous mes amis le connaissaient.

– ...et tu as tout de suite emménagé chez lui.

– C'est vrai. Mais ça aurait pu marcher. C'était un coup de poker.

Emilie et Sandra se regardèrent pensives, se projetant quelques années en arrière.

– Mais quatre ans pour réaliser que mon couple ne tient pas la route, c'est un peu long. Je ne voulais pas me remettre en question parce que je voulais que tout reste simple.

– ... alors que plus on attend et plus il y a de dégâts.

Emilie soupira, désolée pour Eric. *Il s'en remettra...*

Avec lui, elle n'avait jamais ressenti la plénitude de quelqu'un qui est arrivé à bon port, qui a trouvé son petit coin de paradis. Elle n'avait cessé de se demander si c'était bien lui, si leur relation ne pouvait pas être plus intense, si elle l'aimait vraiment, si, si et si. Des questions sans réponses, qui la laissaient frustrée et déboussolée.

Il lui semblait que si elle trouvait le bon partenaire, elle ne se poserait plus toutes ces questions. Elle serait heureuse, tout simplement.

Emilie réalisa qu'elle allait être encore plus seule en Allemagne, loin de ses proches, de ses amis et de ses repères. La panique grandit en elle, jusqu'à ce qu'elle se rappelle que c'était justement ce qu'elle recherchait : fréquenter d'autres personnes, découvrir une autre culture, une autre ville. On presse «reset» et on recommence.

– Tu trouveras peut-être ton âme sœur chez les Allemands!

Emilie scruta le regard de son amie pour déceler de l'ironie. Elle ne vit qu'un regard affectueux et bienveillant. Sandra comprit qu'elle venait de réveiller un sujet délicat.

– Tu n'as toujours pas oublié, hein?

Emilie ne répondit rien. Ses joues s'empourprèrent. Néanmoins Sandra ne lâcha pas le morceau.

– Tu ne vas certainement pas aimer ce que je vais te demander, mais ne crois-tu pas que tu idéalises ce futur partenaire? En rapport à... tu vois qui.

Cela faisait des années qu'elles n'avaient plus abordé le sujet. Implicitement, c'était devenu un tabou.

Bien sûr qu'Emilie y pensait encore. D'autant plus qu'à l'aube de sa liberté retrouvée, elle voulait éprouver à nouveau LA flamme.

Devant l'embarras silencieux d'Emilie, Sandra finit par changer de sujet.

Trois jours plus tard, après avoir dit au revoir à sa famille, Emilie retourna à l'appartement. En examinant les meubles d'Eric, la décoration stérile et l'absence de photos, elle réalisa qu'elle n'y avait pas apporté une

once d'elle-même. Comme si elle n'avait jamais eu l'intention d'y rester.


Au fond d'une armoire, elle découvrit un carton poussiéreux scellé par un vieux sparadrap jauni. Elle se rappela l'avoir apporté lors de son emménagement. Il se trouvait déjà dans le fond de l'armoire de son ancienne chambre à coucher, chez ses parents. Il y avait six ou sept ans qu'elle l'avait fermé avec rage pour ne plus jamais l'ouvrir.

La boîte sous le bras, un sac d'habits à la main, elle se détourna pour contempler une dernière fois cet appartement où elle avait vécu des années sans y laisser aucune trace.

Satanés bouchons. Déjà qu'il y avait dix heures de route, le trajet n'allait pas être une partie de plaisir. Accoudée à la fenêtre, Emilie se demandait ce qui lui avait pris d'accepter cette offre. Ce qu'elle n'avait dit à personne, c'est qu'on lui en offrait également une à Zurich, et de surcroît, mieux payée. Elle avait eu le choix, mais elle n'avait pas hésité. Elle était attirée par l'Allemagne.

Même si autrefois elle s'était juré de ne jamais y retourner.

Peut-être qu'Eric et Sandra avaient raison, peut-être qu'elle se faisait des illusions et se gâchait la vie à ne pas se contenter de ce qu'elle avait. Mais au moins elle aurait essayé. Elle était certaine d'une chose : à vingt-cinq ans, elle était trop jeune pour être résignée.

e arriva à Berlin tard dans la nuit pour découvrir avec enchantement son nouvel appartement, un deux pièces et demi spacieux. La lueur de la lune pénétrait par les larges fenêtres pour se refléter sur un parquet clair et des murs fraîchement repeints. Il n'y avait que quelques meubles et le strict nécessaire. C'était tout ce dont elle avait besoin pour un nouveau départ.

Au petit matin, Emilie fut réveillée par le camion à ordures qui vidait bruyamment les containers devant l'immeuble. *Good morning Berlin!*

Elle s'aspergea le visage puis considéra son reflet.

Seule. Je suis seule. Sans amoureux, sans amis et sans famille dans une ville de trois millions d'habitants. Quel sentiment curieux quand on a grandi dans un petit village et qu'on a été entouré toute sa vie.

Elle consacra la matinée à ranger ses affaires, puis elle fit un grand tour avec un bus «sightseeing» pour apprivoiser sa nouvelle ville. Les terrasses étaient bondées, il faisait chaud, l'été était encore plus assommant en ville. Elle prit beaucoup de plaisir à errer sans but, à visiter tout et n'importe quoi au gré du hasard, à son rythme.

Au cours de la journée, elle reçut un appel de son supérieur hiérarchique, qui lui souhaita la bienvenue. Il avait une voix grave, un peu rauque, et fit quelques remarques qui laissaient supposer qu'il avait un certain sens de l'humour. Le niveau d'allemand d'Emilie ayant grand besoin d'être rafraîchi, elle ne comprit pas un traître mot et se borna à rire poliment.

Trois mois plus tard, septembre.

Dans le quartier de Friedrichshain, les lampadaires sentencieux diffusaient une lumière douce sur les pavés réguliers. Un soupir tiède entraînait les feuilles virevoltantes vers le ciel, puis se faufilait à travers les coiffures des platanes, les faisant bruisser à la manière de minuscules grelots. Dans une rue voisine, un ronronnement de vélomoteur faiblissant révélait un semblant de vie humaine. Le carillon d'un clocher lointain résonna succinctement, en écho. Une silhouette aux courbes harmonieuses se dessina derrière la fenêtre d'un appartement.

Emilie sortit un yoghourt du réfrigérateur et s'appuya contre une armoire en se laissant glisser sur le sol. Recroquevillée, elle décolla précautionneusement le couvercle en alu, précipita sa cuillère dans l'onctueux contenu et la porta jusqu'à sa bouche. À cet instant, une scène vieille de deux ans lui revint en mémoire.

Elle se revit dans l'appartement d'Eric. Lorsqu'elle était prise d'insomnie, elle se réfugiait dans la cuisine pour ne pas le réveiller. Machinalement elle ouvrait le frigidaire et prenait un yoghourt sans se demander si elle en avait vraiment envie. Assise par terre, elle observait par la fenêtre l'immeuble opposé dont les immenses baies vitrées reflétaient la lune et les étoiles à la manière d'un miroir. Le ciel se trouvait alors non pas au-dessus d'elle, mais en face d'elle, telle une incommensurable

et splendide toile lumineuse. Elle restait des heures à contempler ce tableau peu ordinaire jusqu'à ce que ses paupières daignent montrer un signe de faiblesse.

Cette nuit-là, elle ne portait qu'une chemise ample qui la couvrait jusqu'aux genoux et elle sentait le carrelage froid sous ses fesses. Elle savourait la mixture rafraîchissante, lorsque Eric était apparu à l'embrasement de la porte. De petites flammes dansaient au milieu de ses pupilles et dégageaient une lueur particulière. Les bras croisés, il la regardait si intensément qu'elle en avait eu des frissons. Avec ses cheveux en bataille et son air sérieux, elle ne l'avait jamais trouvé aussi attirant.

Elle portait chaque cuillère à sa bouche d'un geste lent effectué avec précision, comme si le moindre dérapage eût rompu la magie qui s'était installée à ce moment-là. La pièce n'était éclairée que par le reflet des étoiles et la seule perturbation sonore était le ronronnement du réfrigérateur. Après la dernière cuillère, elle s'était levée et avait posé l'emballage sans détacher son regard du sien. Il s'était approché d'elle et lui avait effleuré la joue avant de l'embrasser.

Ce qu'elle avait ressenti à ce moment-là avait été aussi fort que s'il l'avait touchée pour la première fois. Jamais elle n'avait éprouvé la sensation de cette nuit-là et ce fut la dernière fois.

Puis un jour, il avait fait une allusion à leur avenir et elle avait réalisé qu'elle ne l'imaginait pas avec lui. Elle voulait quelqu'un pour qui elle cultiverait une réelle fougue qui soit réciproque. Elle savait que c'était possible, elle savait combien les sentiments pouvaient être

intenses, obnubilants, vivifiants. En allemand, «la passion» se traduit par «Leidenschaft» et le verbe «leiden» signifie littéralement «souffrir». *Je préfère aimer intensément et souffrir plutôt que de végéter en sécurité dans un couple dans lequel les émotions ne décollent pas du sol.*

Emilie soupira au souvenir de cette nuit mémorable, puis se réfugia dans la volupté lactescente de ses draps.

Alors qu'elle allait sombrer, elle se redressa brusquement. Elle n'avait toujours pas ouvert le carton récupéré chez Eric. Elle l'avait complètement oublié.

Dans la vieille boîte, elle trouva ses livres de grammaire allemande datant du lycée, des romans également dans la langue de Goethe, des photos, des cahiers de notes et un foulard.

Elle prit le bout de tissu et le huma en fermant les yeux. Elle se remémora la chaleur d'un dos contre sa poitrine, le chatouillement du foulard s'échappant d'un blouson de cuir, le vrombissement d'un moteur et la bise qui s'engouffrait dans sa visière.

Sur un des cahiers, une écriture d'adolescente titrait : *Journal de Lola.*

Emue, elle s'arrêta devant ce nom. *Il y a si longtemps qu'elle ne fait plus partie de ma vie.* L'idée l'effleura qu'après toutes ces années elle pourrait se réconcilier avec elle. Mais rien que d'y penser, toutes les émotions d'antan remontaient à la surface... *si longtemps...*

Bien calée dans son coussin, elle ouvrit le cahier à la première page.

Journal de Lola, juillet

Le cœur d'Emilie s'emballa. Huit ans. Cela faisait déjà huit ans.

Trois jours que je suis là.

La famille est super. Mais ils sont tous géants! La maman est une belle femme beaucoup plus grande que moi. Elle rit souvent et discute volontiers de tout et de rien. Le papa a une stature impressionnante qui contraste avec la douceur de son regard. Il est sympa, blagueur, mais il m'intimide un peu. Ils veulent que je les tutoie.

Les trois enfants ont la corpulence de futurs mannequins, les filles sont aussi grandes que moi alors qu'elles ont à peine douze et dix ans, et le petit dernier est mignon à croquer. Ils sont gentils avec moi, je crois que je serai bien ici. L'aînée m'a déjà un peu prise comme modèle. Elle se fait les mêmes coupes de cheveux que moi, c'est marrant.

Emilie sourit.

Deux semaines que je suis là.

Ce matin je suis allée faire les courses avec la maman. Elle est cool, mais comme elle parle vite, j'ai du mal à la comprendre. À table, son mari sourit parce qu'il remarque bien que je ne saisis pas la moitié de ce qu'elle me raconte. Lui se donne plus de peine quand il m'adresse la parole. Il parle plus lentement et est attentif à ma réaction pour détecter si je comprends ce qu'il dit. Il me raconte un peu l'histoire du pays, mais surtout on parle musique. Autrefois, il avait son propre groupe

de rock! C'est trop cool! Il me conseille des CD et me fait découvrir des groupes. Il m'a aussi prêté des films cultes.

Côté activités, nous allons presque tous les jours à la piscine. Il fait très chaud, alors il n'y a pas beaucoup d'autres possibilités. Cet après-midi, même le papa est venu avec nous. À un moment donné, les enfants et moi avons joué dans le bassin avec des matelas, mais après vingt minutes j'en avais déjà marre, j'avais plutôt envie d'aller tranquillement bronzer sur ma serviette. Quand le papa est arrivé dans l'eau, j'ai pu m'éclipser. Lorsqu'il est revenu vers les serviettes de bain, il m'a observée à la dérobée de pied en cap. J'avais les yeux mi-clos, j'ai bien vu qu'il était un peu surpris de voir mon corps. Je ne suis pas vraiment une femme, mais c'est vrai que ces derniers mois ma poitrine et mes hanches se sont développées. Je n'arrive bientôt plus à enfiler mes jeans! Ça m'a fait rougir de percevoir ce genre de regard de sa part. Jusque-là je le voyais comme un papa, un vieux quoi. Mais en fait il n'est pas si vieux que ça, il n'a que trente-deux ans... et je peux même dire qu'il est bien conservé!

Sinon, à part ça, à la piscine, depuis quelques jours il y a un garçon qui me regarde tout le temps. Il doit avoir environ dix-huit ans, il est pas mal. Il est un peu plus grand que moi et il a les cheveux si blonds qu'ils sont presque blancs. Il est toujours avec un groupe et je crois qu'une fille est sa copine. Andrea m'a dit que ce sont des jeunes du village...

Emilie ferma le cahier. *Huit ans, déjà...*

Elle décida de le lire petit à petit, à l'instar d'une perfusion qui réintroduirait goutte à goutte ses souvenirs dans sa mémoire.

Cette nuit-là, elle fit un rêve particulier. Elle vit une jeune fille étendue sur une couverture au milieu d'un pré. Le soleil allait disparaître d'un instant à l'autre derrière une colline, une brise chatouillait son visage. Un homme était allongé à côté d'elle. Autour d'eux, il n'y avait qu'une interminable étendue de verdure et le grésillement des hautes herbes balayées par le vent.

L'homme, les yeux brillants et la respiration retenue, caressait du bout des doigts l'avant-bras de la jeune fille. Ce centimètre carré de peau qui la touchait tout en se refusant à franchir la hauteur de son coude, dégageait par sa pudeur quelque chose d'extrêmement érotique.

Lorsqu'elle se pencha vers lui pour l'embrasser, Emilie se réveilla dans son lit berlinois, affolée, baignée de sueur. *Mais qu'est-ce qu'il m'arrive?*

Soudain elle se sentit très seule dans son grand lit.

Il est revenu...

Au sud de l'Allemagne, dans la petite ville d'Offenburg, un couple se disait au revoir.

Aussi fort qu'il pouvait, Markus serra Andrea dans ses bras.

– Je pourrai rentrer un week-end sur deux, ce n'est que pour quelques mois.

– Oui je sais. Ne te fais pas de souci, je survivrai, répondit-elle une larme à l'œil. C'est que ça fait

longtemps que nous ne nous sommes plus séparés. Toutes ces nuits à venir sans toi...

Reste vers moi, je ne veux pas que tu me quittes, pensait Andrea, mais elle se devait d'être une femme compréhensive. Son ingénieur de mari avait remporté le premier prix d'un concours d'urbanisme dont l'objet était le réaménagement d'un terrain abandonné à Berlin-Est. Pendant quelques mois, il travaillerait au sein d'une entreprise berlinoise renommée et dirigerait une équipe pour mener à bien son propre projet. C'était une consécration dans sa carrière. Son nom et celui de son entreprise seraient associés à jamais au renouveau de la capitale.

– Berlin! Tu t'imagines? C'est complètement dingue! Mon patron ne tient plus en place. Pour une petite boîte comme la nôtre, c'est un immense coup de pub.

Il y avait bien longtemps qu'elle ne l'avait pas vu enthousiaste à ce point. Depuis qu'il avait appris la nouvelle, il rayonnait de bonheur et redoublait d'attention, ce qui rendait la séparation d'autant plus difficile. Pourtant, elle devait se réjouir: son mari était un homme qui réussissait.

Markus voulait rassurer sa petite famille: six mois ce n'était rien dans une vie, n'est-ce pas? Surtout après vingt ans de mariage, ils en avaient vu d'autres. Mais en prononçant ces mots, il ne put s'empêcher de penser qu'en trois mois sa vie avait déjà basculé une fois.

Assis dans le train, Markus fit un signe à son fils Tom. Celui-ci ne voulait pas pleurer. Papa lui avait

confié maman : c'était lui l'homme de la maison pour quelques mois.

Le train quitta la gare et après quelques kilomètres à contempler le paysage, le voile de tristesse qui embuait les yeux de Markus disparut. C'était une chance qui s'offrait à lui, une parenthèse, un nouveau style de vie pour une courte période. Juste assez pour qu'il prenne conscience de la valeur de sa vie actuelle.

Huit heures plus tard, il arriva à Berlin et se rendit à l'hôtel réservé par l'entreprise Sephora AG. Il était heureux d'être dans une ville qu'il appréciait beaucoup. Elle lui rappelait ses années estudiantines, lorsqu'il venait y faire la fête des week-ends entiers avec ses amis. Ils avaient vingt ans et le mur était encore debout. C'était une autre époque qui paraissait si lointaine. *Et maintenant je suis un vieux con de quarante ans*, pensa-t-il en souriant.

Il avait hâte d'être sur son nouveau lieu de travail, de faire de nouvelles connaissances. Il était dans la même entreprise depuis quinze ans et il avait un urgent besoin de changement. Naturellement, il aurait préféré que cela se passe plus près de chez lui afin de pouvoir rentrer tous les week-ends. Ses enfants allaient terriblement lui manquer. Surtout le petit Tom, avec lequel il avait une relation toute particulière. À dix-huit et vingt ans, ses deux filles étaient déjà de jeunes adultes qui cultivaient l'art de l'indépendance. Sybie vivait en couple dans son propre appartement et Eloée étudiait à Baden-Baden toute la semaine. En revanche, son fils venait à peine de

franchir le seuil de l'adolescence. Il avait déjà atteint la taille d'un homme, mais son air un peu gauche révélait toute sa fragilité. Il était encore mal à l'aise dans ce nouveau corps qui évoluait plus vite que son esprit.

Entreprise Sephora, Berlin

La véhémence des rayons du soleil était décuplée par les larges velux. Les employés travaillaient au ralenti, éreintés par une chaleur inhabituelle pour un mois de septembre. Ils tapotaient de temps à autre sur leur clavier, n'attendant visiblement que la fin de la journée pour se réfugier dans la fraîcheur de leur foyer.

Markus Kaiser parcourait d'un pas pressé la grande salle, zigzaguant entre les bureaux sans vraiment savoir où il allait. La sueur ruisselait désagréablement sous sa chemise et sa cravate l'étouffait. Une odeur ambiante de transpiration lui soulevait le cœur. Il s'apprêtait à se plaindre lorsqu'il aperçut un homme obèse qui s'essuyait le front, baignant littéralement dans son costard auréolé de toutes parts. Il paraissait souffrir le martyr, tel un Saint-Bernard sous les tropiques.

Cela faisait désormais vingt minutes qu'il errait dans un dédale de bureaux. Il dut se rendre à l'évidence qu'il était perdu. Résigné à demander de l'aide, son attention fut attirée par un monologue en italien à quelques mètres de lui. Assise à son bureau, une belle femme faisait de grands gestes, prise dans une conversation téléphonique animée. Lorsqu'elle leva les yeux, Markus fit un petit geste de la main. Elle mit fin à sa conversation, saisit quelques dossiers et s'approcha sans se

presser. Elle portait une jupe rouge cachant à peine ses genoux et un chemisier blanc cintré. Sa longue crinière lisse relevée en une queue-de-cheval haute balançait au rythme de sa marche. Elle ne paraissait nullement affectée par la canicule. Markus avait rarement vu une aussi belle femme. Arrivée à sa hauteur, une onde fruitée vint lui chatouiller les narines telle une bouffée d'air frais.

– Vous cherchez quelqu'un?

Tandis qu'un délicieux accent italien enjolivait ses phrases, de discrètes ridules encadraient son sourire et striaient le coin de ses yeux. Il estima qu'elle naviguait comme lui quelque part dans la quarantaine. Mais elle la portait bien mieux, indéniablement.

– Volontiers, je ne trouve pas le bureau de monsieur Walser, le responsable des projets. Savez-vous où se trouve le secteur «urbanisme»?

– Son bureau se trouve dans l'autre aile du bâtiment, complètement à l'opposé.

Elle sourit, une étincelle surgit.

– Ah! J'aurais pu chercher encore longtemps, dit-il en se grattant derrière la tête. C'est un vrai labyrinthe ici.

Elle eut un petit rire décontracté qui dévoila un diamant minuscule incrusté dans une incisive.

– Je vous accompagne, je dois justement m'y rendre. Je suis Francesca Cataleno. Enchantée.

– Markus Kaiser. De même.

Sa poigne ferme surprit Markus. *Cette femme sait ce qu'elle veut et ne se laisse pas marcher sur les pieds.*

Ils entrèrent dans un couloir à l'allure de galerie d'art, avec des diplômes encadrés et des prix de

reconnaissance exposés. Les nombreux bureaux contigus avaient les portes ouvertes et dévoilaient des murs bariolés d'affiches d'architecture.

La femme au diamant marchait d'un pas vif devant lui. Il admirait la perfection de sa silhouette, l'ondulation sensuelle de son bassin. Quand il réalisa qu'il la fixait avec insistance, il se ressaisit en s'efforçant de se concentrer sur son environnement. Mais son attention revenait de manière incontrôlable à ce corps diabolique. Il entendait le frottement soyeux de ses cuisses et ne pouvait pas détacher son regard du galbe de ses hanches. Une porte claqua, suivi d'un éclat de rire. Un éclair le foudroya en plein cœur. Pris de panique, il s'immobilisa en fixant la porte intensément, attendant que l'auteure du rire surgisse dans la salle. Malgré la chaleur oppressante, il tressaillit lorsqu'une goutte dévala son dos. Une veine douloureuse dansait dans ses tempes au rythme de son pouls.

Un souvenir reflua et plongea Markus dans son passé. Il vit une jeune fille assise en tailleur sur un fauteuil, riant à gorge déployée.

– Est-ce que tout va bien? demanda une voix inquiète.

– Oui... J'ai cru connaître ce rire, mais c'est impossible.

Personne ne franchit la porte. Il fut troublé qu'une telle image lui revienne après si longtemps. D'autre part, il s'étonna d'être parvenu à ne plus y penser du tout. Tout ce travail avait donc servi à quelque chose. Enfin... jusqu'à ce jour.

Il sortit un mouchoir qu'il appliqua sur son front. En un éclair, sa vision se troubla et il vit ses propres mains